

ENCYCLOPÉDIE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

AVEC LA BIOGRAPHIE DES HOMMES CÉLÈBRES.

TOME NEUVIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE,

RUE JACOB, 29.

1846

suivantes : faut-il admettre que les phénomènes critiques accompagnant parfois la guérison des maladies sont toujours les causes de cette guérison? faut-il croire, au contraire, qu'ils en sont toujours les effets? Ces deux opinions exclusives nous semblent s'éloigner également de la vérité. Nul doute, assurément, que, dans un grand nombre de cas, c'est parce que la maladie, qui rendait la peau sèche et aride, vient à cesser tout à coup, que l'on voit aussitôt le corps baigné de sueur; c'est également parce que l'inflammation ou l'obstacle mécanique qui s'opposait à l'écoulement de la bile ou au mouvement péristaltique des intestins disparaît, que des évacuations abondantes s'opèrent, etc.; mais il est incontestable aussi que, bien souvent, la maladie guérit sous l'influence de sueurs, d'urines, d'évacuations alvines, de parotiditis, etc., survenant spontanément. — Pourquoi donc ne pourrait-il pas en être ainsi, lorsque nous voyons, tous les jours, la guérison de diverses maladies s'opérer par la production artificielle des mêmes excréments? — Passons à l'examen de deux questions beaucoup plus pratiques, savoir si nous pouvons prévoir les crises et si l'on possède les moyens de les provoquer à volonté. Longtemps le génie des médecins s'est exercé à chercher des signes propres à faire prévoir les crises, et l'on a cru en avoir découvert d'infaillibles dans certaines modifications du pouls; mais il a bien fallu reconnaître enfin que tout était hypothétique sous ce rapport. C'est ainsi que le pouls *dicrote* présage, disait-on, des hémorragies nasales, le pouls mou, souple et ondulant, précurseur certain des sueurs critiques, le pouls *myure*, constant avant-coureur des urines abondantes, etc. (*voy. POULS*), se montrent, chaque jour, infidèles, tandis que, d'un autre côté, les mêmes modifications surviennent souvent sans avoir été précédées d'aucun de ces signes. On pourra donc tout au plus, quand ces prétendus symptômes se manifesteront, *souçonner* la prochaine apparition de certains phénomènes critiques; encore faudra-t-il, pour leur donner de la valeur, que d'autres signes plus importants les accompagnent. L'épistaxis, par exemple, est bien mieux annoncée par le gonflement de la face, la rougeur des yeux ou leur larmolement, le battement des artères temporales, les pesanteurs de tête et le prurit des fosses nasales, que par les modifications seules du pouls.

Mais peut-on et doit-on provoquer les crises quand rien ne les annonce? Cette question se rattache à celle des jours critiques. Ainsi, tant que les praticiens ont cru que les crises apparaissaient à des jours déterminés, ils ont attaché la plus grande importance à l'art de les provoquer; ils n'avaient pas, dans cette conviction, besoin d'attendre que des phénomènes précurseurs vinssent les leur annoncer, puisqu'ils croyaient savoir que, tel jour, la crise devait avoir lieu. Le choix des moyens n'était pas indifférent: ils avaient cru observer que certaines crises jugeaient telle maladie plutôt que telle autre, et dès lors ils s'attachaient à provoquer, par des moyens appropriés, la crise la plus en rapport avec l'affection présente; c'est à peu près uniquement en cela que les médecins anciens faisaient consister l'art de la médecine. Mais depuis longtemps on s'est pleinement convaincu de la fausseté de la doctrine des jours critiques, et, d'un autre côté, l'on a vu qu'une crise quelconque pouvait indifféremment guérir toutes les affections; l'art de provoquer les crises à la manière des anciens a dû perdre, dès lors, toute son importance. On cherche bien, de nos jours, à provoquer des sueurs, des évacuations alvines, une sécrétion abondante d'urine, le flux hémorroïdal; mais cela dans toutes les maladies indistinctement, en se guidant d'après des considérations toutes physiologiques puisées dans les circonstances du sujet lui-même et de la nature de l'affection: c'est donc en traitant de chaque maladie en particulier qu'il conviendra d'examiner les circonstances réclamant l'emploi des moyens propres à développer les phénomènes critiques.

CRISE COMMERCIALE. — On appelle ainsi les situations difficiles et transitoires dans lesquelles se trouve jeté le commerce d'un peuple. Il est remarquable que les crises commerciales ne présentent de caractères très-distincts et n'ont d'effets considérables que chez les peuples dont le commerce habituel est fort étendu; les autres peuples n'éprouvent guère que le contre-coup des crises qui prennent naissance au milieu des nations qui pratiquent un grand négoce: ainsi, parmi les peuples modernes, ce sont les Américains et les Anglais qui subissent les crises commerciales les plus étendues et les plus fréquentes. L'esprit très-entrepreneur de ces peuples leur fait pousser à l'extrême les spéculations de tous les genres;

leurs manufacturiers fabriquent à l'envi tout ce que leurs capitaux permettent de fabriquer, et leurs navigateurs transportent tout ce qu'il est possible de transporter. Si, sur la surface du globe, quelque marché présente des chances nouvelles d'échange et de bénéfice, aussitôt les négociants des deux peuples y font affluer leurs produits jusqu'à la surabondance; l'avilissement des prix succède aux ventes avantageuses, et les mécomptes, les pertes des derniers arrivés en sont la conséquence. — D'autres fois, les crises commerciales ont leur source dans l'intérieur même des Etats qui les subissent. Il arrive des époques où les peuples spéculateurs sont travaillés d'une fièvre plus ardente que de coutume et qui leur fait perdre toute idée de prudence; ils acceptent alors aveuglément mille entreprises insensées. Le mouvement commercial en reçoit, dans le principe, une accélération qui porte tous les caractères de la prospérité: les fonds publics haussent de valeur; les entreprises privées voient leurs actions suivre ce mouvement de hausse; chacun ne rêve que prospérité, que dépense, que prodigalité. Bientôt la triste réalité se fait jour; cette foule d'engagements que chacun était hors d'état de tenir, dès l'instant qu'il faut y faire honneur, produit autant de mécomptes, de non-valeurs, de banqueroutes. Les hommes sages qui s'étaient préservés des spéculations insensées ou coupables en subissent le contre-coup; ils comptaient sur la rentrée des fonds qui représentaient pour eux des affaires sensées, honorables; ces fonds ne rentrent pas à l'échéance convenue, et souvent des faillites irrémédiables les ont fait disparaître pour jamais. — Voilà comment l'infortune des crises commerciales peut frapper jusqu'aux maisons les plus prudentes et les plus honnêtes. — Un autre effet de ces crises est de déterminer la chute des maisons qui jouissent d'un crédit intact, et qui pourtant, soit par défaut d'habileté, soit par défaut d'ordre et de prudence, approchent du terme où l'équilibre de leurs comptes va cesser de se maintenir. Elles pourraient, dans un temps de prospérité, subsister longtemps encore, et trouver, dans leur crédit même, des moyens factices de continuer leur commerce, d'en réparer les désordres cachés et de relever leurs affaires. Si, dans cet instant, il survient la moindre crise commerciale, de telles maisons ne peuvent pas résis-

ter à l'orage; elles tombent, et, dans leur chute, entraînent autant de victimes que leur crédit leur donnait de clients. — La plus grande crise commerciale et financière que la France ait jamais éprouvée est celle qui suivit les spéculations audacieuses du trop célèbre Law, sous la régence. On se rappelle encore la folle confiance des preneurs d'actions du Mississipi; on se rappelle cette foule d'imprudents qui vendaient leurs terres pour acheter des actions qui montaient toujours, et qui devaient, à la fin, tomber comme des valeurs idéales et mensongères. La ruine absolue d'un grand nombre de familles respectables fut plus qu'une crise commerciale; ce fut une crise sociale dont les désastres prolongés préparèrent une autre crise sociale tout autrement formidable, la révolution française. — Cette révolution, à son tour, produisit une immense crise commerciale; sous le régime de la terreur et de l'égalité, les distinctions de la fortune et de la richesse, comme toute autre espèce de distinctions, devinrent un crime. Le *mercantilisme*, mot créé pour le besoin des persécutions de cette époque, le *mercantilisme* devint un délit politique. Le luxe fut attaqué, châtié comme un méfait aristocratique; les grandes manufactures devinrent, par leur grandeur même, coupables au même titre. Telles furent les causes qui firent tomber à la fois une foule de grandes et précieuses industries nationales. Sous le Directoire exécutif, la France reprit un peu de sa prospérité; mais son commerce intérieur et les arts, persécutés sous la terreur, ne reprirent un grand éclat que sous le gouvernement admirable du consulat. — Une autre source de crises commerciales se rencontre dans le passage de l'état de guerre à l'état de paix, et dans le passage de l'état de paix à l'état de guerre. Lorsque la guerre succède à la paix, une partie des frontières de terre et de mer se trouve privée, souvent en totalité, de son commerce international. — Si les nations belligérantes méconnaissent le droit des neutres, le commerce extérieur cesse tout à coup chez le peuple qui n'a pas la supériorité sur la mer. Ce genre de crise est devenu sensible, surtout dans notre pays, après la déclaration de guerre que l'Angleterre fit à la France en 1803, déclaration que l'Angleterre n'attendit même pas pour capturer nos navires de commerce, en pleine paix, au mépris du droit des gens. Les cé-

lèbres mesures de représailles contre le blocus continental firent éprouver à l'Angleterre une autre *crise commerciale* et manufacturière. La chute de Napoléon put seule en paralyser les effets. — Le passage de l'état de guerre à l'état de paix produit une autre source de crises commerciales. Les immenses dépenses, les approvisionnements, les travaux qu'exigeait la guerre, venant tout à coup à cesser, un grand nombre d'individus sont privés d'emploi, leurs bras se trouvent inoccupés, et des capitaux énormes sont détournés tout à coup de la destination que leur avait donnée la guerre. Il y a nécessairement une crise commerciale avant que ces capitaux et ces hommes aient pu trouver des occupations nouvelles; souvent des souffrances très-grandes sont le résultat inévitable d'une transition pareille. — Telle fut la crise commerciale éprouvée par l'Angleterre après la paix générale de 1815. Cette crise, qui dura plus de trois années, fit faire d'immenses efforts aux manufacturiers, aux commerçants, aux ouvriers de la Grande-Bretagne; elle devint la cause finale d'une richesse nouvelle et de progrès infinis dans ses industries spéciales. — Une dernière espèce de crise commerciale est produite par le brusque passage de mauvaises récoltes à plusieurs années d'abondance. — En 1839, la France a souffert une crise de ce genre; cette crise inopinée répandit beaucoup d'alarmes, lesquelles, à leur tour, aggravaient les effets de la crise. C'est alors que nous fîmes une étude spéciale de semblables circonstances, afin de montrer les ressources de la France pour y faire face. (*Crise commerciale de 1839 examinée dans ses causes, son étendue et les moyens d'y mettre un terme*; discours prononcé au Conservatoire des arts et métiers).

— Ce genre de crises, qui semble se reproduire aujourd'hui, se trouve caractérisé par le tableau d'une crise analogue en 1827: on croirait, sous beaucoup de rapports, qu'il s'agissait de peindre la crise de 1847.

De 1820 à 1826, une série continue de saisons favorables avait procuré des moissons abondantes; le prix des subsistances était, par conséquent, resté très-bas. Toutes les classes laborieuses avaient eu, sur le produit de leur travail, une moindre déduction à faire pour subvenir à leur nourriture; il leur restait donc en réserve, chaque année, des sommes plus considérables qui pouvaient être consacrées à tous les autres be-

soins de la vie, à ceux auxquels doit satisfaire l'industrie des ateliers et des manufactures pour les objets indigènes, à ceux auxquels doit suppléer le commerce extérieur pour les matières premières nécessaires aux travaux de nos arts. — Au milieu d'une prospérité prolongée pendant une période de sept années, les esprits, entraînés par le spectacle d'entreprises variées, nombreuses et le plus souvent couronnées de succès, devenaient, par degrés, confiants, hardis, aventureux et finalement téméraires. — La fièvre des spéculations se propageait parmi les capitalistes; on ne bâtissait plus seulement pour suffire au progrès si lent et si régulier de la population; on s'inquiétait peu du nombre des habitants: construire était tout. Des méprises cruelles vinrent bientôt châtier cette folie: le travail se ralentit soudain dans les villes et surtout dans la capitale; enfin cette absence d'occupation se joignit au renchérissement des vivres par suite d'une récolte mauvaise en 1826. — Si, chaque année, l'administration, modeste et prudente, en constatant les progrès du revenu public, s'était contentée de dire: « Quelque honneur, peut-être, nous revient de cette prospérité, fille de la paix publique; mais la majeure partie revient aux bienfaits de la Providence, qui, depuis six ans, nous accorde l'abondance des moissons; une autre partie revient à l'activité des citoyens, au perfectionnement des arts, aux inventions du génie, » cela, sans doute, aurait procuré moins d'éloges futiles aux hommes d'Etat qui ne songeaient qu'à leur glorification personnelle et momentanée; mais cette réserve modeste et prudente leur eût épargné de cruels mécomptes dans un avenir prochain. — Au milieu de l'élan universel vers de plus grandes entreprises, il aurait fallu dire aux citoyens: « Sans doute la multiplication de vos efforts féconde les sources du revenu public; cependant il est des surabondances qui précèdent et font naître la pénurie. Si vous continuez à produire beaucoup plus que nos besoins de chaque genre ne l'exigent, vous avilirez les prix jusqu'à les rendre ruineux. Il faudra brusquement vous arrêter à l'instant même où cet abaissement des prix exigerait la compensation d'une consommation immense, double sujet de ruine. » — Mais, loin de tenir un semblable langage, les hommes d'Etat de la restauration ne supposaient pas même un ralentissement possible dans les

progrès du revenu des citoyens et de l'Etat ; ils calculaient à l'avance le surplus probable de leurs recettes afin de l'égaliser par le sur-plus de leurs dépenses. — Il arriva donc, dans l'année que nous venons de citer comme exemple, vers la fin de 1826, que les circonstances de la production et du travail changèrent tout à coup de face. — Les moissons cessèrent d'être abondantes, les revenus indirects, établis sur les consommations, diminuèrent avec celles-ci. Les hommes publics qui s'étaient imprudemment et faussement glorifiés, pour des prospérités commerciales contemporaines de leur administration, se virent attaqués avec aussi peu de justice dès l'instant où le progrès qu'ils imputaient à leur sagesse fut remplacé par une décadence qu'on ne manqua pas d'imputer à leur impéritie. C'était le jeu des partis ; c'était, si l'on veut, la punition naturelle de l'outrage, mais ce n'était pas la vérité.

Aujourd'hui la pénurie des subsistances est plus grave qu'en 1835 ; les spéculations scandaleuses et sans mesure des chemins de fer ont détourné de leurs voies accoutumées d'immenses capitaux ; la difficulté de suffire au paiement des actions souscrites embarasse une foule d'actionnaires irréflechis, imprudents : telles sont les causes principales des embarras commerciaux de 1847. — Cette crise passera, nous l'espérons, dans quelques mois, surtout si la récolte prochaine est abondante ; elle aura fourni, du moins, une leçon salutaire aux hommes qui cherchent à s'éclairer sur les causes de la détresse ou de la prospérité des nations. Baron CH. DUPIN.

CRISPATION (*méd.*). — Ce mot exprime, en pathologie, une sorte de malaise musculaire et de besoin de contracter les muscles, surtout ceux qui rapprochent les mâchoires, meuvent les membres, etc. Ce phénomène est, en quelque sorte, pour les actes musculaires, ce qu'est l'agacement pour les actes sensoriaux. On éprouve des *crispations* qualifiées communément de *nerveuses*, à la suite des contrariétés ; les personnes nerveuses y sont les plus sujettes. C'est un des symptômes précurseurs des attaques hystériques. Les inquiétudes, les impatiences et les agitations musculaires sont d'autres espèces de malaises très-voisins de la crispation et qui s'observent dans les mêmes circonstances.

CRISPUS (FLAVIUS JULIUS), fils de Constantin le Grand et de Minervine, sa première femme, naquit vers la fin du 11^e siècle.

Il fut créé César en 317 et nommé consul l'année suivante. Une guerre qu'il soutint, en 320, contre les *Francs* lui fournit l'occasion de montrer des talents militaires qu'il employa avec plus de succès encore dans la lutte de Constantin contre Licinius, son rival ; Crispus fut chargé de commander la flotte de son père et remporta une victoire importante. Ses qualités naturelles, développées par les soins de Lactance, son précepteur, pouvaient faire espérer un digne successeur de Constantin ; mais il périt, victime d'une accusation que l'histoire a reconnue calomnieuse : Fausta, sa belle mère, jalouse de voir ses fils écartés de l'empire, l'accusa de brûler pour elle d'une flamme incestueuse ; Constantin la crut et fit mourir Crispus. Instruit trop tard de la vérité, il punit Fausta en la faisant étouffer dans un bain, et fit élever à son fils une statue d'argent doré. — Telle est, sur la mort de Crispus, la version la plus généralement admise.

CRISTAL (*min.*), mot dérivé du grec, *κρυσταλλος*, dont le sens est *eau congelée*. C'était le nom par lequel les anciens désignaient la variété incolore de quartz hyalin encore vulgairement appelée *crystal de roche*, parce qu'ils la croyaient le résultat d'eau fortement congelée. On applique aujourd'hui le même nom, dans les arts, à l'espèce de verre la plus transparente (*voy.* VERRE). — Anciennement le mot *crystal* rappelait l'idée d'un corps régulier spécial, le prisme hexaèdre terminé par deux pyramides à six faces ; mais, dans la suite, le même nom a été appliqué, par extension, à tous les autres corps naturels se présentant sous des formes géométriques. (*Voy.* CRISTALLISATION.)

CRISTAL (*techn.*). (*Voy.* VERRE.)

CRISTALLIN. (*Voy.* OEIL.)

CRISTALLISATION (*phys. et min.*). — De tous les phénomènes physiques qui dépendent de la constitution intime des corps inorganiques, la cristallisation est, sans contredit, celui qui est le plus propre à nous éclairer sur la structure de ces corps et sur leur état moléculaire, un des points les plus mystérieux et les plus intéressants de la philosophie naturelle. D'après les notions générales que la physique et la chimie nous fournissent sur cette classe de substances, un corps brut, lorsqu'il est pur, ne peut être qu'une agglomération de molécules similaires, qui sont elles-mêmes de petits groupes atomiques, ayant chacun un type de composition bien